

Chronique d'une fabrique de papiers peints

La SOCIETE FRANCAISE des papiers peints

L'usine après avoir commencé à BURY (Oise) en 1888, s'implante à BALAGNY SUR THE-RAIN à proximité de BURY et MOUY où elle est rachetée en 1930 par M. GEORGES ZERAPHA (personne éminente de la LICRA¹ et de la résistance de 1941 à 1944)².

Installée sur une dizaine d'hectares, parc arboré et villa du patron compris, la société se développe rapidement jusqu'à six cents employés vers 1970. C'est "la bonne boîte" et beaucoup de gens cherchent à y entrer.

A part les services d'entretien et d'administration, où en général le personnel sort d'une école, tous les autres postes, dessinateurs, graveurs, coloristes, imprimeurs, magasiniers, sont formés "sur le tas" ; ce qui permet à beaucoup de jeunes sans diplôme d'acquérir un métier, de progresser, gravir des échelons. Certains deviendront cadres et dirigeront un service. Même le fils du patron démarre au bas de l'échelle et sera formé par un vieux "chef de machine", ainsi il saura de quoi il parle !

Le papier brut arrive de France ou des pays scandinaves par wagons au début et par camions ensuite, en bobine de plusieurs centaines de mètres (jusqu'à 3000 m pour certaines) et parfois en double laize !

Pour manipuler cette bobine pesant plusieurs centaines de kilos, c'est "l'enrouleur" qui la ripe à la main (les plus lourdes sur un rail à roulettes) et qui la place en tête de la machine "BRADBURY" et la démontera, imprimée, et séchée 100 mètres plus loin.

¹ "LICRA" ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme.

² On sait aussi que M. ZERAPHA correspondait avec FRANCOIS MAURIAC cela donne une idée de l'envergure du bonhomme...

Dans le même temps des dessinateurs créent de nouveaux modèles (des originaux) de tous styles ; il faut suivre la mode et les tendances car on travaille aussi avec les tissus et les doubles rideaux. En plus de dessinateurs du cru, d'autres artisans proposent leur production.

Dans une deuxième phase il faut transformer ces dessins en formes imprimantes.

De 1880 jusqu'au début du XX^e siècle on imprime à la planche comme GUTEMBERG. Après pour gagner en vitesse on passe à l'impression "rotative" par l'intermédiaire de cylindres en bois

(poirier, sycomore) incrustés de pièces de laiton formées à la main (pince, lime, scie) reproduisant très fidèlement le dessin ; pour les grosses surfaces "aplats" on grave un entourage en laiton fin et on le remplit d'une forme exacte découpée dans du feutre épais.



On grave autant de cylindres qu'il y a de couleurs sur le dessin ; ces cylindres (un jeu) sont montés superposés sur une machine à imprimer "à l'eau" le presseur est un énorme tambour où passe le papier brut.

Suivant les machines on peut y déposer de une à 24 couleurs sur un même dessin - pour faire un dégradé. On peut avoir par exemple 3 rouges (donc 3 cyls) foncé, moyen, clair - et ainsi de suite pour les verts, bleus, jaunes, etc.

A l'époque, pas d'électronique, le "chef de machine" a sa main, son coup d'œil, son savoir faire.

Il faut entre 3 et 5 ans pour former un très bon imprimeur ou un coloriste. Refaire une couleur exacte d'après le bout de référence à chaque nouvelle commande n'est pas une chose aisée, surtout dans un bidon de 120 litres !

A partir des années 2000, une machine fera la couleur mais on ne sera "pas bon" du premier coup et l'homme interviendra. Les poudres et les pâtes pour fabriquer le "blanc" et les couleurs arrivent par dizaines de tonnes.

On met en place tous les ans une nouvelle collection et c'est le "chef de collection" qui est le maître d'œuvre. Un bout de référence est créé (le porte manteau) stocké dans l'obscurité, et sera ressorti à chaque nouvelle commande, on fait en même temps de quoi sortir les cartes de choix.

Pour sécher le papier fraîchement imprimé on se sert des "accrocheuses" où il est mis en accordéon sur 3m de haut et plusieurs dizaines de long derrière la machine et passe dans un four à vapeur. Il faut voir toutes ces poulies et courroies actionnées pendant des heures ! Cette technique devient obsolète vers 1970 ; la couleur "à l'eau" est remplacée par la couleur "à l'encre" ; à ce moment on passe d'une quarantaine de machines à une quinzaine...



La société "ESSEF" produit une très large gamme qui va du papier d "HLM" au velours, en passant par les gaufrés.

Les vinyles, les expansés impliquent l'arrivée de nouvelles machines et on envoie le personnel se former en héliogravure, flexo, sérigraphie, les chimistes ne sont pas en reste non plus !

On passe au "tout électronique" et le service "entretien" doit s'adapter.

Les visiteurs (clients, écoles, professionnels etc.) après une visite de quelques heures sont toujours étonnés par tout ce qui est mis en œuvre pour sortir un rouleau de papier peint.

Avec les nouveaux modèles, il faut refaire les cartes de choix en gardant les anciens qui se vendent bien. Le service "reliure" est là pour ça. En plus des 80 personnes travaillant à l'année, viennent s'ajouter environ cent personnes saisonnières.

Il faut voir les femmes expérimentées dérouler d'un seul geste le rouleau entier sur une table de 10 mètres ! Au bout se trouve le massicot qui coupe et met au carré une trentaine de dessins différents, puis viennent les "cloueurs" qui relient toutes ces feuilles à une couverture cartonnée avec de grands clous chromés et quelques coups de marteau.

Au magasin d'expédition quelques dizaines de gens à la mémoire infallible, préparent les commandes (gros et détails).

A "l'entretien", électriciens, mécaniciens, et chaudronniers sont capables de monter une machine neuve entière en ligne, et techniquement rien ne peut les arrêter...

Tout ce personnel a un savoir faire qui est le fruit d'une grande expérience. Malheureusement cela ne suffira pas. Le papier peint, concurrencé par la peinture, les enduits, la fibre de verre, le bois, se vend de moins en moins. A cela s'ajoutent de multiples problèmes. La société vit sur ses réserves financières quelques années encore et ferme définitivement ses portes en 2006, laissant sur le "carreau" 300 employés et quelques centaines d'emplois indirects. Rien n'est éternel...

Jean-Pierre DELAFONTAINE

Employé/graveur de 1966 à 2005

Avril 2013